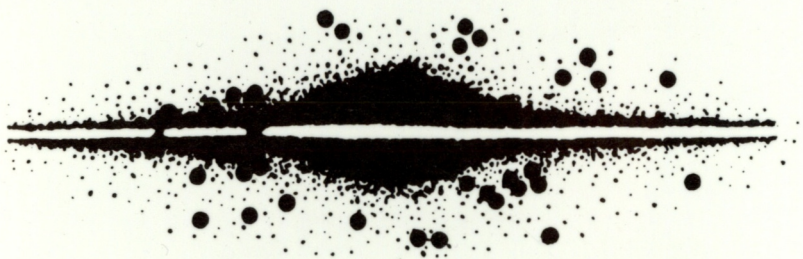


Formes traditionnelles et cycles cosmiques

par René Guénon



TRADITION

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1970.*

AVANT-PROPOS

Les articles réunis dans le présent recueil représentent l'aspect le plus « original » peut-être — le plus déconcertant aussi pour nombre de lecteurs — de l'œuvre de René Guénon. On aurait pu l'intituler Fragments d'une histoire inconnue, mais d'une histoire qui englobe protohistoire et préhistoire puisqu'elle commence avec la Tradition primordiale contemporaine des débuts de la présente humanité.

Ce sont des fragments destinés à demeurer tels en ce sens qu'il eût été sans doute impossible à Guénon lui-même de présenter cette histoire de manière continue et sans lacunes car les sources traditionnelles qui lui en ont fourni les éléments étaient vraisemblablement multiples. Ce sont des fragments aussi en un autre sens car on n'a pu réunir ici que les textes non encore incorporés dans de précédents volumes soit par Guénon lui-même, soit par les compilateurs de recueils posthumes déjà publiés.

Tels quels ces fragments nous ont paru ouvrir tant d'horizons nouveaux pour le lecteur occidental d'aujourd'hui qu'il eût été regrettable de les laisser enfouis en des collections de revues accessibles seulement dans quelques grandes bibliothèques publiques.

Nous avons fait allusion à des sources traditionnelles multiples. C'est ici le lieu de rappeler ce qu'a écrit un jour René Guénon, à savoir que ses sources ne comportaient pas de « références ». Cela est plus vrai encore pour les textes ici rassemblés que pour d'autres parties de l'œuvre de Guénon. Aussi le présent recueil est-il destiné, dans notre esprit, principalement aux lecteurs qui ont déjà connaissance de l'ensemble de l'œuvre de l'auteur : la Métaphysique exposée par Guénon sera pour eux la caution de l'histoire de la Tradition.

Dans les textes qu'on va lire, c'est surtout ce qui touche à l'Hyperborée et à l'Atlantide qui sera une pierre d'achoppement pour certains, car presque tout ce qui en est dit se trouve à contre-courant des idées qui prévalent, en général, dans le monde scientifique occidental. Les points de convergence seraient, croyons-nous, plus nombreux avec les résultats de la recherche scientifique dans le monde soviétique; mais ceux-ci sont trop imparfaitement connus ici pour qu'on puisse utilement en faire état.

D'ailleurs, étant donné le caractère préhistorique évident des époques auxquelles nous reportent les traditions hyperboréenne et atlantéenne, on ne saurait évoquer que des indices, au mieux quelques faisceaux d'indices, la plupart se situant dans les domaines de l'ethnographie, de la linguistique comparée et des religions. C'est ainsi qu'on pourrait mentionner la communauté de certains rites, la parenté plus ou moins étroite de plusieurs autres, en particulier de la circoncision pratiquée des deux côtés de l'Atlantique. L'architecture et l'archéologie apporteraient sans doute quelques appuis. On sait qu'après l'avoir nié pendant des générations, les savants ont dû, depuis la découverte de quelques cryptes funéraires, admettre que les

pyramides du Nouveau Monde étaient à usage, non seulement de temples, mais aussi de tombeaux — et parfois d'observatoires — tout comme celles d'Égypte. Il reste que cet ensemble de données ne peut, encore une fois, du point de vue de la Science officielle, apporter que des indices, non des certitudes, quant à la présence de l'homme dans un continent atlantidien, l'existence même de ce dernier, aux époques géologiques antérieures n'étant plus discutée.

L'étude sur les cycles cosmiques par laquelle s'ouvre le recueil en raison de son caractère de préambule, n'offre pas de difficultés particulières, l'existence d'une doctrine des cycles dans la tradition hindoue étant généralement connue en Occident. On sait maintenant que des théories cycliques existent également dans la Kabbale juive et dans l'ésotérisme islamique.

Pour donner plus de cohérence à ce recueil, on a retenu seulement, outre les études sur l'Hyperborée et l'Atlantide, celles qui concernent des traditions non chrétiennes ayant eu une influence directe sur le monde occidental, c'est-à-dire la tradition hébraïque et les traditions égyptienne et gréco-latine. Le Celtisme pourtant n'y figure pas, non plus que l'Islam. Ce n'est pas qu'on mésestime, loin de là, le rôle de ces deux traditions. Simplement, ce qui, dans l'œuvre de Guénon, concerne le Celtisme a été intégré dans le recueil intitulé Symboles fondamentaux de la Science sacrée : ce sont les études sur Le Saint-Graal (chap. III et IV de cet ouvrage), sur La triple enceinte druidique (chap. X), sur La Terre du Soleil (chap. XII), sur Le Sanglier et l'Ourse (chap. XXIV). En ce qui concerne l'Islam, le seul article de Guénon ayant un rapport avec le présent sujet est celui intitulé

Les mystères de la lettre Nûn, qui forme le chapitre xxiii des Symboles fondamentaux

Pour les traditions hébraïque et égyptienne, on complétera les études contenues dans le présent recueil par le chapitre xxi du Règne de la quantité et les signes des Temps, sur Caïn et Abel et par le chapitre xx des Symboles fondamentaux intitulé Sheth.

Cela étant précisé, il faut ajouter que le volume présenté aujourd'hui ne peut en tout cas être entièrement séparé des trois livres suivants considérés dans leur totalité : Le Roi du Monde, Le Règne de la quantité et les signes des Temps et les Symboles fondamentaux de la Science sacrée.

Nous permettra-t-on d'ajouter que les connaissances cosmologiques traditionnelles renfermées dans ces quatre livres constituent une somme qui n'a sans doute son équivalent dans aucune langue ?

Roger Maridort.

I

*Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques*¹

On nous a parfois demandé, à propos des allusions que nous avons été amené à faire çà et là à la doctrine hindoue des cycles cosmiques et à ses équivalents qui se rencontrent dans d'autres traditions, si nous ne pourrions en donner, sinon un exposé complet, tout au moins une vue d'ensemble suffisante pour en dégager les grandes lignes. A la vérité, il nous semble que c'est là une tâche à peu près impossible, non seulement parce que la question est fort complexe en elle-même, mais surtout à cause de l'extrême difficulté qu'il y a à exprimer ces choses en une langue européenne et de façon à les rendre intelligibles à la mentalité occidentale actuelle, qui n'a nullement l'habitude de ce genre de considérations. Tout ce qu'il est réellement possible de faire, à notre avis, c'est de chercher à éclaircir quelques points par des remarques telles que celles qui vont suivre, et qui ne peuvent en somme avoir d'autre prétention que d'apporter de simples suggestions sur le sens de la doctrine dont

1. Cet article a paru en anglais dans le *Journal of the Indian Society of Oriental Art*, numéro de juin-décembre 1937, dédié à A. K. Coomaraswamy, à l'occasion de son soixantième anniversaire.

il s'agit, bien plutôt que d'expliquer celle-ci véritablement.

Nous devons considérer un cycle, dans l'acception la plus générale de ce terme, comme représentant le processus de développement d'un état quelconque de manifestation, ou, s'il s'agit de cycles mineurs, de quelque une des modalités plus ou moins restreintes et spécialisées de cet état. D'ailleurs, en vertu de la loi de correspondance qui relie toutes choses dans l'Existence universelle, il y a toujours et nécessairement une certaine analogie soit entre les différents cycles de même ordre, soit entre les cycles principaux et leurs divisions secondaires. C'est là ce qui permet d'employer, pour en parler, un seul et même mode d'expression, bien que celui-ci ne doive souvent être entendu que symboliquement, l'essence même de tout symbolisme étant précisément de se fonder sur les correspondances et les analogies qui existent réellement dans la nature des choses. Nous voulons surtout faire allusion ici à la forme « chronologique » sous laquelle se présente la doctrine des cycles : le *Kalpa* représentant le développement total d'un monde, c'est-à-dire d'un état ou degré de l'Existence universelle, il est évident qu'on ne pourra parler littéralement de la durée d'un *Kalpa*, évaluée suivant une mesure de temps quelconque, que s'il s'agit de celui qui se rapporte à l'état dont le temps est une des conditions déterminantes, et qui constitue proprement notre monde. Partout ailleurs, cette considération de la durée et de la succession qu'elle implique ne pourra plus avoir qu'une valeur purement symbolique et devra être transposée analogiquement, la succession temporelle n'étant alors qu'une image de l'enchaînement, logique et ontologique à la fois, d'une série

« extra-temporelle » de causes et d'effets; mais, d'autre part, comme le langage humain ne peut exprimer directement d'autres conditions que celles de notre état, un tel symbolisme est par là même suffisamment justifié et doit être regardé comme parfaitement naturel et normal.

Nous n'avons pas l'intention de nous occuper présentement des cycles les plus étendus, tels que les *Kalpas*; nous nous bornerons à ceux qui se déroulent à l'intérieur de notre *Kalpa*, c'est-à-dire aux *Manvantaras* et à leurs subdivisions. A ce niveau, les cycles ont un caractère à la fois cosmique et historique, car ils concernent plus spécialement l'humanité terrestre, tout en étant en même temps étroitement liés aux événements qui se produisent dans notre monde en dehors de celle-ci. Il n'y a là rien dont on doive s'étonner, car l'idée de considérer l'histoire humaine comme isolée en quelque sorte de tout le reste est exclusivement moderne et nettement opposée à ce qu'enseignent toutes les traditions, qui affirment au contraire, unanimement une corrélation nécessaire et constante entre les deux ordres cosmique et humain.

Les *Manvantaras*, ou ères de *Manus* successifs, sont au nombre de quatorze, formant deux séries septénaires dont la première comprend les *Manvantaras* passés et celui où nous sommes présentement, et la seconde les *Manvantaras* futurs. Ces deux séries, dont l'une se rapporte ainsi au passé, avec le présent qui en est la résultante immédiate, et l'autre à l'avenir, peuvent être mises en correspondance avec celles des sept *Swargas* et des sept *Pâtâlas*, qui représentent l'ensemble des états respectivement supérieurs et inférieurs à l'état humain, si l'on se place au point de vue de la

hiérarchie des degrés de l'Existence ou de la manifestation universelle, ou antérieurs et postérieurs par rapport à ce même état, si l'on se place au point de vue de l'enchaînement causal des cycles décrit symboliquement, comme toujours, sous l'analogie d'une succession temporelle. Ce dernier point de vue est évidemment celui qui importe le plus ici : il permet de voir, à l'intérieur de notre *Kalpa*, comme une image réduite de tout l'ensemble des cycles de la manifestation universelle, suivant la relation analogique que nous avons mentionnée précédemment, et, en ce sens, on pourrait dire que la succession des *Manvantaras* marque en quelque sorte un reflet des autres mondes dans le nôtre. On peut d'ailleurs remarquer encore, pour confirmer ce rapprochement, que les deux mots *Manu* et *Loka* sont employés l'un et l'autre comme désignations symboliques du nombre 14; parler à cet égard d'une simple « coïncidence » serait faire preuve d'une complète ignorance des raisons profondes qui sont inhérentes à tout symbolisme traditionnel.

Il y a lieu d'envisager encore une autre correspondance avec les *Manvantaras*, en ce qui concerne les sept *Dwīpas* ou « régions » en lesquelles est divisé notre monde; en effet, bien que ceux-ci soient représentés, suivant le sens propre du mot qui les désigne, comme autant d'îles ou de continents répartis d'une certaine façon dans l'espace, il faut bien se garder de prendre ceci littéralement et de les regarder simplement comme des parties différentes de la terre actuelle; en fait, ils « émergent » tour à tour et non simultanément, ce qui revient à dire qu'un seul d'entre eux est manifesté dans le domaine sensible pendant le cours d'une certaine période. Si cette période est

un *Manvantara*, il faudra en conclure que chaque *Dwîpa* devra apparaître deux fois dans le *Kalpa*, soit une fois dans chacune des deux séries septénaires dont nous venons de parler; et, du rapport de ces deux séries, qui se correspondent en sens inverse comme il en est dans tous les cas similaires, et en particulier pour celles des *Swargas* et des *Pâtâlas*, on peut déduire que l'ordre d'apparition des *Dwîpas* devra également, dans la seconde série, être inverse de ce qu'il a été dans la première. En somme, il s'agit là d'états différents du monde terrestre, bien plutôt que de « régions » à proprement parler; le *Jambu-Dwîpa* représente en réalité la terre entière dans son état actuel, et, s'il est dit s'étendre au sud du *Mêru*, ou de la montagne « axiale » autour de laquelle s'effectuent les révolutions de notre monde, c'est qu'en effet, le *Mêru* étant identifié symboliquement au pôle Nord, toute la terre est bien véritablement située au sud par rapport à celui-ci. Pour expliquer ceci plus complètement, il faudrait pouvoir développer le symbolisme des directions de l'espace, suivant lesquelles sont répartis les *Dwîpas*, ainsi que les relations de correspondance qui existent entre ce symbolisme spatial et le symbolisme temporel sur lequel repose toute la doctrine des cycles; mais, comme il ne nous est pas possible d'entrer ici dans ces considérations qui demanderaient à elles seules tout un volume, nous devons nous contenter de ces indications sommaires, que pourront d'ailleurs facilement compléter par eux-mêmes tous ceux qui ont déjà quelque connaissance de ce dont il s'agit.

Cette façon d'envisager les sept *Dwîpas* se trouve confirmée aussi par les données concordantes d'autres traditions dans lesquelles il est également parlé des « sept terres », notamment l'ésotérisme

islamique et la Kabbale hébraïque : ainsi, dans cette dernière, ces « sept terres », tout en étant figurées extérieurement par autant de divisions de la terre de Chanaan, sont mises en rapport avec les règnes des « sept rois d'Edom », qui correspondent assez manifestement aux sept *Manus* de la première série; et elles sont toutes comprises dans la « Terre des Vivants », qui représente le développement complet de notre monde, considéré comme réalisé de façon permanente dans son état principiel. Nous pouvons noter ici la coexistence de deux points de vue, l'un de succession, qui se réfère à la manifestation en elle-même, et l'autre de simultanéité, qui se réfère à son principe, ou à ce qu'on pourrait appeler son « archétype »; et, au fond, la correspondance de ces deux points de vue équivaut d'une certaine façon à celle du symbolisme temporel et du symbolisme spatial, à laquelle nous venons précisément de faire allusion en ce qui concerne les *Dwîpas* de la tradition hindoue.

Dans l'ésotérisme islamique, les « sept terres » apparaissent, peut-être plus explicitement encore, comme autant de *tabaqât* ou « catégories » de l'existence terrestre, qui coexistent et s'interpénètrent en quelque sorte, mais dont une seule peut être actuellement atteinte par les sens, tandis que les autres sont à l'état latent et ne peuvent être perçues qu'exceptionnellement et dans certaines conditions spéciales; et, ici encore, elles sont tour à tour manifestées extérieurement, dans les diverses périodes qui se succèdent au cours de la durée totale de ce monde. D'autre part, chacune des « sept terres » est régie par un *Qutb* ou « Pôle », qui correspond ainsi très nettement au *Manu* de la période pendant laquelle sa terre est manifestée;

et ces sept *Aqtâb* sont subordonnés au « Pôle » suprême, comme les différents *Manus* le sont à l'*Âdi-Manu* ou *Manu* primordial; mais en outre, en raison de la coexistence des « sept terres », ils exercent aussi, sous un certain rapport, leurs fonctions d'une façon permanente et simultanée. Il est à peine besoin de faire remarquer que cette désignation de « Pôle » se rattache étroitement au symbolisme « polaire » du *Mêru* que nous avons mentionné tout à l'heure, le *Mêru* lui-même ayant d'ailleurs pour exact équivalent la montagne de *Qâf* dans la tradition islamique. Ajoutons encore que les sept « Pôles » terrestres sont considérés comme les reflets des sept « Pôles » célestes, qui président respectivement aux sept ciels planétaires; et ceci évoque naturellement la correspondance avec les *Swargas* dans la doctrine hindoue, ce qui achève de montrer la parfaite concordance qui existe à ce sujet entre les deux traditions.

Nous envisagerons maintenant les divisions d'un *Manvantara*, c'est-à-dire les *Yugas*, qui sont au nombre de quatre; et nous signalerons tout d'abord, sans y insister longuement, que cette division quaternaire d'un cycle est susceptible d'applications multiples, et qu'elle se retrouve en fait dans beaucoup de cycles d'ordre plus particulier : on peut citer comme exemples les quatre saisons de l'année, les quatre semaines du mois lunaire, les quatre âges de la vie humaine; ici encore, il y a correspondance avec un symbolisme spatial, rapporté principalement en ce cas aux quatre points cardinaux. D'autre part, on a souvent remarqué l'équivalence manifeste des quatre *Yugas* avec les quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer, tels qu'ils étaient connus de l'antiquité gréco-latine : de part et d'autre, chaque période est également marquée

René Guénon

Formes traditionnelles et cycles cosmiques

On aurait pu intituler les articles réunis pour la première fois dans ce recueil « Fragments d'une histoire inconnue » puisque, après une étude sur les cycles cosmiques, on trouve deux articles sur l'Atlantide et l'Hyperborée, suivis de textes sur les traditions hébraïque, égyptienne et gréco-latine. Les connaissances cosmologiques traditionnelles contenues dans *Le Roi du Monde*, *Le Règne de la Quantité*, *Symboles fondamentaux de la science sacrée* et dans le présent volume constituent une somme qui n'a, sans doute, son équivalent dans aucune langue.

René Guénon naquit à Blois le 15 novembre 1886 et mourut au Caire le 7 janvier 1951.



9 782070 270538



70-XI A27053 ISBN 2-07-027053-X